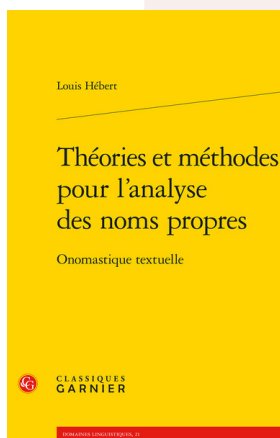


Des noms propres pourvus de sens

punctum.gr

BY: Sémir Badir



Louis Hébert

Théories et méthodes pour l'analyse des noms propres. Onomastique textuelle.

Préface de François Rastier. Paris, Classiques Garnier, «Domaines linguistique, 21», 2022, 354 p. ISBN 978-2-406-14099-3.

Louis Hébert, professeur à l'Université du Québec à Rimouski, est l'auteur de nombreux ouvrages de référence sur la sémiotique et la méthodologie du commentaire littéraire. Mentionnons, parmi les plus récents, *Cours de sémiotique* (2020) et *Introduction to Literary Analysis* (2022). *Théories et méthodes pour l'analyse des noms propres* investit un champ de recherches dans lequel on ne l'attendait pas nécessairement. Or, s'il est bien question dans ce livre, selon ce qu'annonce le titre, de théories et de méthodes pour l'analyse des noms propres, chaque théorie abordée n'est pas pour autant appareillée à une méthode. Le titre est donc un peu déroutant. Le sous-titre est plus explicite quant à sa visée; le livre s'occupe avant tout d'onomastique *textuelle*, ce qui permet de rectifier l'interprétation à donner au titre: l'ouvrage ne prétend pas aborder l'ensemble des théories linguistiques du nom propre, ni tous les aspects de ces théories, mais seulement ceux qui ont une incidence sur l'analyse des noms propres dans *les textes*. Par là-même, on comprend mieux comment le sujet de cet ouvrage se raccorde aux recherches antérieures de l'auteur.

Le livre s'ouvre sur un chapitre dédié à l'onomastique en général («L'onomastique en bref»), présentant, sans entrer dans aucune discussion théorique, les principaux sujets abordés dans ce domaine, ainsi que les principaux positionnements

ARTICLE INFO:

Volume: 09

Issue: 01

Summer 2023

ISSN: 2459-2943

DOI: 10.18680/hss.2023.0012

Pages: 205-209

Lic.: CC BY-NC-ND 4.0

théoriques qu'ils suscitent. Un second chapitre offre une présentation générale des concepts méthodologiques de la sémantique interprétative. Ce chapitre sert de préambule au troisième, le plus ample, dans lequel Hébert fait appel à la sémantique interprétative pour apporter des réponses aux problèmes que le nom propre pose quant à son sens. Un quatrième chapitre («Questions d'onomastique») livre une série de discussions autour du nom propre sur des questions relevant de la linguistique générale, notamment sur l'homonymie, la synonymie, l'autonymie, la motivation ou la connotation. Chacun des trois derniers chapitres est intitulé «Application» (I, II et III). L'auteur y applique la méthode de la sémantique interprétative à l'analyse de deux textes littéraires – dont l'un contient un lot «normal» de noms propres (le poème pastoral «Je m'ennuie de la terre» de Georges Bouchard) tandis que l'autre en foisonne (le roman *Prochain épisode* d'Hebert Aquin) – et, pour finir, à l'analyse du logo d'Amazon. L'ouvrage ne comporte pas de conclusions.

Le livre donne l'impression d'avoir été composé après coup, en réunissant des études d'abord conçues de manière autonome, rédigées apparemment à des époques différentes (si l'on se fie aux références qu'elles allèguent, notamment à propos de différents états de la théorie de la sémantique référentielle de Georges Kleiber), sur des sujets corrélés quoique distincts: les théories du nom propre, d'une part (chapitres 1, 3 et 4); les analyses de noms propres dans les textes, avec l'exposition de leur méthode (chapitres 2, 5, 6 et 7), d'autre part. Ces sujets sont *corrélés* puisque le positionnement de l'auteur dans les questions théoriques justifie l'usage d'une méthode particulière (celle de la sémantique interprétative) dans l'analyse textuelle; mais tout de même *distincts*, car il n'y a pas de confrontations entre différentes méthodes d'analyse. En somme, quoiqu'une série de théories soient convoquées sur différentes questions relatives à l'analyse linguistique des noms propres, la sémantique interprétative initiée par François Rastier trouve chaque fois à avoir le dernier mot. Le livre se présente ainsi comme une petite machine de guerre épistémologique bien rodée. La manœuvre consiste à renvoyer chaque assertion théorique relative aux noms propres à des réquisits généraux dont le caractère optionnel est capable d'invalider cette assertion même, dès lors qu'elle n'est plus la seule concevable. De fait, la sémantique interprétative, par son absence de visée normative, est apte à ouvrir le champ des interprétations possibles, même dans le domaine de la théorie.

Pour le lecteur, ou la lectrice, l'efficace d'une telle argumentation dépendra de sa propension à se laisser gagner par la sémantique interprétative. S'il y est déjà acquis, comme c'est mon cas, le livre est parfaitement concluant. On notera à cet égard que Louis Hébert prévient d'emblée qu'en matière de théorie linguistique «la sémantique interprétative seule [est] notre langue maternelle» (p. 18). La formulation est audacieuse mais elle rend bien compte du pouvoir de cette théorie: celle-ci garantit, de manière très étendue et sans besoin d'ajustements circonstanciés, l'intercompréhension entre

ceux qui la maîtrisent – c'est là quelque chose que je ne dirais pas volontiers de toute théorie linguistique, ni même de la plupart. Les lecteurs qui défendent des positions théoriques sur le nom propre risquent en revanche d'être déçus par le peu d'intérêt que le livre prête aux problèmes ordinairement attachés à leur conception référentielle. Tout de même ils gagneraient à se montrer sensibles à l'insistance avec laquelle l'auteur montre que les principaux problèmes théoriques des noms propres sont tributaires de préconceptions sémantiques générales.

C'est sur ce point, à mon sens, que l'argumentation se montre la plus incisive. Elle est contenue dans le chapitre 3, sous-intitulé «D'une approche référentielle à une approche différentielle». Il s'agit pour l'auteur de se *débarrasser* de faux problèmes théoriques, dus à des parti-pris référentialistes (selon lesquels, dans leur version la plus extrême, c'est-à-dire logiciste, les mots servent d'étiquettes et renvoient à des objets du monde et des concepts) afin d'arriver à bon port. Les trois carrefours qui relatent ces problèmes sont donc moins des lieux de convergence que des occasions de prendre des voies diamétralement divergentes, l'une d'entre elle menant à la destination voulue (les mots «carrefour» et «destination» forment les titres de section de ce chapitre).

Le premier motif de divergence concerne le sens à accorder au mot *sens*, sachant que dans la ligne dure les référentialistes (parmi lesquels se comptent les logiciens mais aussi des linguistes comme John Lyons, Pierre Lerat et Marc Wilmet) considèrent que les noms propres sont dépourvus de sens. À quoi correspond le sens? Hébert envisage six définitions possibles: (i) au signifié, (ii) à la relation signifiant – signifié, (iii) à la relation signifié – signifié, (iv) à la relation signifié – référent, (v) à la référenciation (laquelle se distingue de l'acception précédente, semble-il, par son caractère fonctionnel: du signifié ou du concept vers le référent), (vi) à la sémantisation (du signifiant vers le signifié).

Le second motif de divergence concerne le statut des unités sémantiques. Relèvent-elles de la langue (elles correspondent alors à des types) ou de la parole (en tant qu'occurrences textuelles)? La plupart des linguistes qui ont étudié les noms propres leur confèrent un statut linguistique et entendent par conséquent se pencher sur leur sens en langue, généralement en déniaient qu'ils en ont un, sauf à considérer une fonction générale attribuable à tout nom propre, tel le «prédicat de dénomination» chez Georges Kleiber (et Marie-Noëlle Gary-Prieur à sa suite).

Enfin, troisième motif de divergence, les noms propres ont donné lieu à de multiples classifications (anthroponymes, toponymes, patronymes, prénoms, etc.) sans que les principes de leur classement apparaissent toujours clairement. (Ce point est brièvement évoqué au chapitre 3 et repris plus largement dans le chapitre suivant, aux pages 188-207).

La résolution proposée par l'auteur en fonction de la sémantique interprétative est de tenir les noms propres pour des noms comme les autres. Ils ne forment donc pas une classe à part, en tout cas du point de vue de leur analyse sémantique, et sont

justiciables d'une analyse qui les diversifie autant que les noms communs. Cette diversification donne alors lieu à différents types, entre trois et six suivant le degré d'analyse retenu. Deux types de noms propres ont un sens en langue: (i) les noms célèbres (exemple: Lady Gaga) et (ii) les noms spécialisés (exemple: Guy) mais, quant à ces derniers, uniquement en fonction de sèmes macrogénériques (pour l'exemple choisi: /concret/, /animé/, /humain/, /de sexe masculin/). Deux autres types ont un sens lié à leur usage par des groupes socioculturels déterminés: (iii) les noms notables (exemple: de Gaulle, suffisamment célèbre en France pour apparaître seul dans une phrase mais ordinairement entouré de qualificatifs lorsque l'on s'adresse à la population francophone du Québec) et (iv) les noms en voie de spécialisation (dont les sèmes macrogénériques dépendent d'afférence socioculturelle, par exemple les noms donnés aux chevaux). Enfin, deux derniers types prennent sens en contexte: (v) les noms de proximité (par exemple, le surnom donné à quelqu'un dans un groupe) et (vi) les néologismes.

Sur cette base typologique, bon nombre de questions fréquemment abordées dans le cadre de la théorisation des noms propres trouvent un nouvel éclairage. Trois d'entre elles seront succinctement rapportées ici. La première concerne les «lexies complexes» telles que la *tour Eiffel* ou le *lac Léman*. En tant que noms célèbres, ces lexies sont décomposables en lexies simples (par exemple, *tour* et *Eiffel*), chacune justiciable d'une analyse sémantique en langue. Au sémème «Eiffel» sont ainsi assignés des sèmes macrogénériques tels que /inanimé/ et /architecture/. La question qui se pose est de savoir que faire de ces sèmes lorsque, par la lexie simple *Eiffel*, est évoqué l'architecte au lieu de son œuvre. L'hypothèse analytique est d'une neutralisation réciproque, en contexte, des sèmes inhérents contradictoires entre les deux sémèmes. Or ceci revient à dénier, comme l'observe l'auteur (p. 141), la possibilité de définir ces sémèmes en langue, puisque le contexte seul décide alors des sèmes macrogénériques à activer parmi des sèmes contradictoires (par exemple, /animé/ ou /inanimé/). Une autre hypothèse pourrait être avancée, à mon avis: le sème macrogénérique /inanimé/ n'est pas inhérent à «Eiffel», quoique le couple de lexies *tour* et *Eiffel* produise effectivement une lexie complexe (c'est-à-dire un groupe lexical consacré en langue); il est uniquement inhérent à «tour» tandis que /animé/ est neutralisé dans «Eiffel» lorsque ce sémème est intégré dans la lexie complexe. Cette hypothèse est conforme à d'autres analyses sémantiques, par exemple celle du groupe nominal *neige noire*: où /blanc/ est neutralisé dans le sémème «neige» et ne reçoit le sème /noir/ que par prescription textuelle.

Une seconde question concerne la différence entre noms à porteur réel et noms à porteur fictif. Cette différence est réglée par le moyen suivant: les lexies à porteur réel comportent un sème spécifique inhérent «réel» tandis que les lexies à porteur fictif comportent un sème spécifique inhérent «fictionnel». Cette résolution dénie purement et simplement tout intérêt à la question, et en cela elle est remarquable. La question est

certes valable en logique, où il importe de pouvoir décider de la vérité ou de la fausseté de propositions *logiques* contenant des noms propres. Mais pourquoi devrait-elle avoir quelque portée que ce soit dans une analyse linguistique des noms propres? Les noms propres de personnages fictifs sont tout autant capables de référer que les noms propres de personnes réelles. Dans la phrase *D'Artagnan est un personnage d'un roman d'Alexandre Dumas*, la lexie *D'Artagnan* a bien un contenu sémantique (par exemple, /humain/, /animé/, /de sexe masculin/, etc.) et elle forme un nom suffisamment célèbre pour que ses sèmes soient définis en langue, hors de tout contexte d'emploi. Qu'il existe *par ailleurs* une personne réelle qui ait porté ce nom ne peut être évoqué que dans certains contextes (notamment, dans des travaux d'histoire de France du XVII^e siècle). Il n'est donc pas vrai, dans le cas présent, que la référence de la lexie *D'Artagnan* demande à être sanctionnée par le «monde réel», quoi qu'on veuille entendre par là.

Le «polyglossage», c'est-à-dire la possibilité d'interpréter le sens d'une lexie en fonction de langues différentes, forme une autre question passionnante – la dernière que ce compte rendu évoquera – quoique trop peu abordée jusqu'ici. Elle ne peut en effet qu'embarrasser les approches référentialistes pour lesquelles les noms propres ne sauraient avoir de sèmes renvoyant à plusieurs référents (telle l' /italianité/ que Barthes entend dans la lexie *Panzani*). Dans le cadre de la sémantique interprétative, le polyglossage laisse envisager des réécritures d'une lexie, considérée en fonction de la langue du texte dans lequel elle apparaît, vers son homonyme dans une autre langue, ou même seulement d'une partie de cette lexie. Par exemple, le nom *Godot* dans la pièce de Samuel Beckett peut être partiellement réécrit en un mot anglais (*god*) et enrichir de son sens celui de ce personnage énigmatique. L'analyse des noms de personnages du roman d'Hubert Aquin offre, dans le second chapitre des applications, une riche illustration de la façon dont ces réécritures peuvent intervenir dans le cadre de l'interprétation d'un roman hermétique.

Avec ce livre, Louis Hébert apporte ainsi une contribution originale et éloquente à la théorie linguistique des noms propres. Tout en confrontant des arguments d'approches divergentes, ses propositions théoriques et méthodologiques, dans le sillage des travaux de François Rastier, renforcent entre deux domaines – la théorie linguistique et l'analyse sémantique des textes (en particulier des textes littéraires) – des liens qui, avec le temps, se sont regrettamment effilochés.

AUTHOR

Sémir Badir Maître de recherches du FNRS, Professeur associé, Centre de Sémiotique et Rhétorique, Université de Liège, Belgique.

